Document généré le 3 juin 2025 04:36

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Essai sur le Lieu Tranquille de Peter Handke

Jean-Claude Brochu

Numéro 252, printemps 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/77997ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Brochu, J.-C. (2015). Compte rendu de [*Essai sur le Lieu Tranquille* de Peter Handke]. *Spirale*, (252), 55–56.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Fabrique d'un écrivain

PAR JEAN-CLAUDE BROCHU

ESSAI SUR LE LIEU TRANQUILLE de Peter Handke

Gallimard, « Arcades », 88 p.

Le hasard, cet enfant qui nous bande les yeux avant de nous conduire par la main de livre en livre, a voulu que je sorte d'*Éloge de l'ombre* pour entrer dans l'*Essai sur le Lieu Tranquille*, où je suis tombé, page 55, sur un commentaire du livre de Tanizaki, plus précisément à propos des « *sortilèges* » du demi-jour qui règne dans les toilettes du temple de Nara au Japon. Cet inventaire des cabinets que dresse Peter Handke commence en réalité plus tôt, avec un vague souvenir tiré d'un des nombreux autres intertextes, soit un détail dans un roman d'A. J. Cronin : « *[...] le héros juvénile [...] se tient là sous le regard des étoiles. Son Lieu Tranquille [...] n'avait pas de toit, il s'ouvrait sur le ciel.* » Appréciez au passage la personnification. Aucun transcendantalisme pourtant : les étoiles *regardent* la terre, sans adverbe ni complément prépositionnel. Pour Handke, notre salut viendra de mains d'hommes, peut-être de celles qui écrivent, suis-je tenté de préciser à la lecture du récit. Car je me plais à interpréter la demi-douzaine d'anciennes expériences à l'intérieur des lieux tranquilles comme des moments privilégiés de la maturation d'un écrivain. Même si Handke prend la peine de distinguer *parole* et *écriture* dans ce besoin trop humain de s'exprimer par le langage, il ne s'agit essentiellement pour moi que d'un droit d'aînesse, la première menant à l'autre chez un auteur, quand elle ne devient pas l'autre, à l'instar d'un certain négligé de la langue orale qui s'impose ici et là face à l'écriture de l'*Essai sur le Lieu Tranquille*. C'est du moins l'histoire que je me raconte au long de mes relectures de cet opuscule.

Dans sa deuxième description d'un lieu tranquille, en lien avec un souvenir d'enfance à la ferme de son grand-père, Handke insiste sur sa « *singulière lumière indirecte, [...] matérielle* » et enveloppante ; il donne ainsi d'un lieu trivial un rendu sous le signe de la beauté – tout à fait dans l'esprit japonais. Ces représentations inaugurales des latrines sont à l'image de la condition humaine : les premières s'ouvrent sur les étoiles tandis que les secondes s'attachent à la terre mère par un « *long boyau vertical* ». Dès l'enfance de l'écrivain, faut-il insister, le ciel se compose cependant en bas-de-casse à la faveur d'une anecdote irrévérencieuse que racontait sa mère : « *Monsieur le curé, mes parents vous font l'hommage de ces poires qui ont poussé dans l'arbre de la cabane des chiottes !* » Sous les étoiles ou non, la lumière émane donc d'en bas. Immanente, elle « *v[ient] du bois [de la resserre] lui-même* ». C'est une lumière ambiante ou encore « *amplifi[ée] [...] [par] le jaune diffus de la paille* » au bout d'un tuyau. Le regard impassible des étoiles, lui, nous suggérerait le « *détachement* ». Conclusion bien orientale : notre « *séjour ici-bas* » se passe dans un « *demi-jour* ». Nul doute que pour Handke l'écrivain appartient à la terre.

Handke pourchasse ses souvenirs des lieux tranquilles en quête de « *quelque chose de fondamentalement différent* » de « *la façon dont nous faisons nos besoins* ». Comprenez que ce ne sont pas toutes les toilettes qui s'ennoblissent en lieux tranquilles. Il faut que l'essayiste y entre privé de repères et en ressorte avec quelque chose de lié à l'expression, ne serait-ce qu'un pas vers les autres. Depuis sa visite d'il y a trente ans, les toilettes du temple de Nara représentent pour lui l'archétype du lieu tranquille parce qu'elles sont devenues une idée – portative, si l'on peut dire – qui incite à entreprendre « *quelque chose de beau* », qui prendra forme et se déploiera ici, par exemple, sur des pages et des pages, en descriptions de nombreuses créatures telles que certains oiseaux, des escargots ou un hérisson partageant avec nous une façon de se mettre à l'écart sans rapport, encore une fois, avec

Mais j'espérais encore que je pourrais tout avoir : et la vie chaude et vraie comme un abri – intolérable aussi parfois de vérité dure – et aussi le temps de capter son retentissement au fond de l'âme ; le temps de marcher et le temps de m'arrêter pour comprendre ; le temps de m'isoler un peu sur la route et puis de rattraper les autres, de les rejoindre…

— Gabrielle Roy, *Rue Deschambault*

Allez, en route, retournons vers les autres…

— Peter Handke, *Essai sur le Lieu Tranquille*

notre manière de nous soulager. En dépit du soin avec lequel Handke écarte les odeurs ou tout propos scatologique, le lecteur ne manquera pas d'associer ce véritable chant du monde aux *fèces* que Freud a fait équivaloir à un cadeau.

Au fil de son essai, Handke distingue donc tant bien que mal les lieux tranquilles du lieu tranquille, celui que l'on fréquente « *sans en éprouver le besoin* », « *à l'écart de tout le reste* », mais qui ne ressemble pas pour autant à « *un refuge* ». Espace fermé sur soi et ouvert sur le monde à la manière de la page d'écriture dans une chambre d'écrivain ? Le lieu tranquille n'est pas plus grand que cette page dans laquelle l'écrivain vit à la fois, par rapport au monde, dedans et dehors. On songe inévitablement au « *solitaire et solidaire* » de Camus que Handke reprend en « *univocité et plurivocité* ». Le lieu tranquille est un lieu de fraternité, avec le lecteur d'abord, d'appartenance à une même nature, à l'« *aimable cortège des drôles d'oiseaux que nous sommes* ». Lieu comparable aux toilettes de gare, d'où l'on part sans vraiment partir ? Le lieu tranquille me semble associé à la découverte de la vocation contemplative, observatrice et médiumnique d'écrire. Handke y pénètre comme une ombre et en sortira lui-même, moins désincarné, plus apte à s'interposer en médium entre les humains. C'est donc le lieu pour s'accoucher de soi-même, s'attendre – à la place d'un train. (Même si les toilettes de la gare de Spittal ne furent pas à proprement parler un lieu tranquille pour Handke, l'insistance de l'écrivain à s'y décrire trois fois plutôt qu'une dans une position fœtale, « *recroquevillé en demi-cercle autour de la cuvette blanche* », évoque la naissance. Comme pour attester de l'universalité de l'écrivain, mon père en ses années de vadrouille, bûcheron de son état, surgit tendrement ici, endormi lui aussi auprès du *bol de toilette* d'une gare, dans l'antichambre de sa vraie vie, plus consciente, après son mariage avec ma mère.) En fait, Handke s'est transformé là en regard, aux alentours de sa vingtième année.

Au vol, les lieux tranquilles, sans majuscules la plupart du temps, gratifient l'écrivain de nombreux autres dons. Dans des circonstances bien particulières, l'un d'eux lui accorde l'écoute, au moment où les rumeurs du monde deviennent « *quelque chose d'intime, presque* ». Ailleurs apparaît son sentiment d'illégitimité ; le bruit du monde le fait alors clandestin, fraudeur. Dans l'acte d'écrire, la part de « *l'ennui* » n'est pas non plus négligeable chez l'écrivain, cet ennui qui lui invente un moyen pour passer le temps.

Durant les années de faculté, le lieu tranquille se transmue déjà en idée, induite à « *la simple vue* » de certains « *emplacement[s]* » promettant « *un abri ou […] une zone de repli possibles* ». Il se transforme véritablement en matériau d'écrivain, qui relève à moitié de l'imagination et à moitié du souvenir. Il évolue encore plus vers un espace mental, s'assume davantage comme métaphore, pourrait-on dire, lorsque Handke l'unit à la lecture ou à sa « *réminiscence* », ou même à une posture du corps, à un geste seul, à un rêve. Un lieu tranquille exprime qu'un écrivain se souvient, rêve et lit.

Handke raconte que les toilettes universitaires se sont néanmoins instituées en lieu tranquille à l'occasion d'une expérience de dédoublement. Dans un contexte trouble de « *nuit profonde* », à l'intérieur d'un bâtiment à l'« *issue plus ou moins secrète* », le *je* de l'essayiste expérimente avec « *effroi* » l'*Heimlich Unheimlich*, dont les nombreuses significations du premier terme contiendraient *l'intimité et la tranquillité du foyer*, particulièrement aux cabinets, la pièce de la maison que désignerait aussi ce mot… S'interrogeant devant son double en train de se laver les cheveux et de se raser, Handke se retrouve à se définir en écrivain : « *Et qui [suis]-je encore ? Membre d'une expédition, ou, non, quelqu'un qui [est] parti en expédition pour soi seul et s'en rev[ient] justement, après bien des vicissitudes, se rafraîchir ici et maintenant dans la civilisation, provisoirement, avant la toute prochaine entreprise en solitaire.* » L'étudiant anticipe-t-il d'écrire un jour jusqu'à ne plus se reconnaître, jusqu'à devenir un « *étranger* » avec « *quelque chose de familier* » – un autre et soi-même à la fois – et que ce personnage le remplace, s'en retourne, « *ras[é]* », donc moins sauvage, vers la communauté des humains, « *la civilisation* » ? Au fond, tout écrivain cherche à se fuir en se projetant dans des personnages qu'il s'invente, se raconte, et qui le révèlent à lui-même : « *Faites que je sois, que je joue encore quelqu'un, un pionnier, un déserteur, un arbitre de football ou tout du moins le juge de touche.* » *Madame Bovary, c'est moi.*

En même temps qu'il obéit à l'errance comme à une loi du genre, l'essai de Handke est construit suivant les principes de la nouvelle, il vit pour sa fin – qu'il serait disgracieux de révéler, même si elle explique les majuscules présentes dès le titre. Qu'il suffise d'indiquer, sans vouloir vendre la mèche, que les premiers Lieux Tranquilles du jeune Peter sont propices à la métamorphose de l'*enfant*, au sens étymologique du nom… Autre indice : l'apprentissage de la propreté devrait concorder avec cette première sortie de l'enfance. Ajoutons que cette topographie des Lieux Tranquilles permettra peut-être à son auteur de produire des livres éclairés par la lumière des toilettes du grand-père, des livres où pénètre une lueur venue des nœuds dans les planches de ce très bon menuisier ; lui donnera de « *s'éveiller avec des mots nouveaux* » qu'on doit au fils d'un autre charpentier, ceux de la dernière page : « *Prends pitié de nous. […] La cendre à la cendre. […] Voici le vin nouveau. […] Pourquoi m'as-tu abandonné ?* »